



Regards Croisés entre Magali Mougel et Maud Galet-Lalande, autrice, metteuse en scène et interprète du spectacle *Terre-Ville*

Peut-être aurait-il été idéal de nous retrouver, Maud et moi, à la cafétéria du Leclerc, dans une zone commerciale de la vallée de la Fensch, comme elle l'a souvent fait avec sa mère lorsqu'elle était enfant. Nous n'aurions peut-être pas mangé de crustacé, comme c'est le cas dans *Terre-Ville*. Mais nous aurions été là, dans ce paysage de zones commerciales et de périphéries qui a profondément marqué son imaginaire.

Nous sommes finalement en visioconférence, chacune chez soi, après quelques cafouillages de connexion. C'est ainsi que commence notre échange.

***Terre-Ville*, de Maud Galet Lalande, est un texte d'une beauté simple, qui renoue avec une tradition du théâtre du quotidien**, celle notamment du théâtre allemand des années 1970, de Kroetz à Fassbinder, qui choisissait de mettre au centre de la scène des existences ordinaires et des classes populaires apparemment sans histoires.

Évidemment, le théâtre connaît bien les personnages de mères, de pères, de fils, de filles, de couples, de familles qui se composent, se décomposent ou se recomposent. Mais le théâtre français contemporain s'attaque peu à la question de la parentalité et représente encore moins ces femmes qui élèvent seules leurs enfants, comme si la monoparentalité n'était pas en capacité, à elle seule, de constituer le cœur d'un récit dramatique.

C'est pourtant à partir de ce point, à la fois intime et politique, que s'oriente l'écriture sensible et poétique de *Terre-Ville*.

Dans ce texte qui tente de peindre sans surplomb des vies ordinaires, des journées sans événement apparent, ce qui pourrait sembler n'être qu'un quotidien sans histoires devient matière théâtrale. **Maud Galet Lalande part de sa propre histoire pour aller vers une expérience collective : celle des femmes qui élèvent seules leurs enfants.**

MAGALI : Quelle place *Terre-Ville* occupe-t-il aujourd'hui dans ton parcours d'autrice et de metteuse en scène ?

MAUD : *Terre-Ville* est un spectacle important pour moi parce que c'est la première fois que je m'attaque à quelque chose de beaucoup plus intime et personnel. Je crois que je me suis cachée pas mal pendant quelques années, à travers des sujets qui racontaient évidemment quelque chose de moi, mais de manière très indirecte. Il fallait lire entre les lignes... La question de la maternité, par exemple, je ne l'avais jamais abordée depuis la naissance de ma fille. Pendant vingt ans, je n'ai absolument pas parlé de ma maternité. Je ne disais même pas que j'étais mère lorsque je rejoignais une nouvelle équipe.



J'avais vécu, très jeune, des situations assez discriminatoires liées à cette question et je crois que j'avais appris à la tenir à distance. Comme si ça n'avait rien à faire dans le champ du théâtre.

Et puis je me suis rendu compte que la maternité était en réalité très présente dans ma famille. Nous sommes toutes des mères célibataires. Je me suis aperçue que mon travail d'artiste et de femme ne pouvait probablement pas être exempt de cette question-là.

Mais ce n'est pas de ma propre initiative que m'est venu le désir de faire un travail dramatique sur la monoparentalité. Tout part d'une invitation. C'est arrivé à l'occasion d'une commande d'écriture d'Aurélien Van Den Daele, au Théâtre de l'Union à Limoges, en 2022.

On demandait à dix autrices de différentes régions des francophonies du monde de répondre à une question : « Pourquoi est-ce que je crée ? ».

C'était la première fois que je me posais réellement cette question. Et c'est à ce moment-là que j'ai commencé à repenser à cette histoire familiale et à me dire que mon geste de création ne pouvait pas être séparé de cette question de la maternité.

MAGALI : Qu'est-ce qui t'a donné envie, cette fois, de laisser apparaître aussi directement l'origine personnelle de la fiction ?

MAUD : J'ai l'impression que mon écriture est devenue plus juste. Pas plus juste dans le sens de meilleure ou de mieux écrite, mais plus honnête.

Je travaille depuis longtemps à partir de la notion de « poétique » du dramaturge Enzo Corman. J'aime l'idée de partir de soi pour aller raconter quelque chose de plus grand, qui va toucher au collectif.

Je l'ai toujours fait, mais jusqu'ici je parlais de situations très concrètes, d'expériences, de choses que j'avais vécues ou observées, quelque chose qui m'avait impactée d'une manière ou d'une autre, pour aller vers une fiction, une fable. Et l'origine de cette fable n'était jamais perceptible.

Avec *Terre-Ville*, j'ai eu envie que cette origine soit au cœur même de la dramaturgie. Ça reste une fiction, mais le mur entre la fiction et ce qui l'a fait naître est beaucoup plus mince.

MAGALI : En cherchant des textes qui parlent de mères célibataires, tu t'es aperçue que cette figure était presque absente du théâtre. Qu'est-ce que cette absence t'a fait comprendre ?

MAUD : J'en ai cherché beaucoup. Quand j'étais à la Chartreuse accueillie en résidence d'écriture, j'ai vraiment fouillé la bibliothèque et cherché des références. Des textes qui prennent les mères célibataires ou la monoparentalité au féminin comme sujet principal, il n'y en a quasiment pas.

J'en ai trouvé un, mais je ne me souviens ni du titre ni de l'autrice, et je crois qu'il n'a jamais été créé en France. C'est vraiment un champ très peu pensé.

Ça m'a beaucoup questionnée parce que, paradoxalement, au cinéma, cette figure existe davantage. Mais il y a aussi une représentation assez récurrente de la mère célibataire comme figure sociale : c'est dur, elle est isolée, elle n'a pas de relais, elle est en quelque sorte au bord de la société. Quand le cinéma s'empare de cette réalité, il donne souvent à voir un quotidien triste, compliqué, empreint de désespoir.

Ce sont des réalités que je ne veux surtout pas nier. J'ai rencontré beaucoup de mères célibataires pendant l'écriture de *Terre-Ville*, et ce qui revenait sans cesse, c'était la fatigue, la solitude, l'absence de relais. Pourtant, je voulais pouvoir raconter autre chose que cette seule condition sociale.



MAGALI : Pourquoi cette expérience de la monoparentalité te semble-t-elle si difficile à faire entrer dans le champ du théâtre ?

MAUD : Je pense qu'il y a peu de théâtralité de prime abord. Une mère célibataire qui s'occupe de ses enfants, qui travaille, fait les courses, rentre chez elle, prépare à manger... Il n'y a pas forcément d'événement spectaculaire.

Et c'est justement ce qui m'intéressait. Dans les témoignages que j'ai recueillis, il y avait cette idée de journées sans fin. Je savais que si je faisais entrer un grand événement dramatique dans cette succession de journées, je sortais finalement de ce que je cherche à raconter.

Avec Christian Gariat, dramaturge à la Chartreuse, nous avons beaucoup cherché cet événement dramatique lorsque j'y étais en résidence d'écriture pour travailler sur *Terre-Ville*. Et puis un jour, on s'est regardés et on s'est dit : en fait, il n'en faut pas.

Il fallait plutôt trouver des micro-événements dans chaque scène. Quelque chose qui arrive, qui déplace une situation, qui crée du rire, de la joie, une tension, une inquiétude. La théâtralité que je cherchais était dans le quotidien lui-même.

MAGALI : La première version de *Terre-Ville* est née d'une commande destinée à une autre comédienne. Qu'est-ce que ce déplacement a rendu possible pour toi ?

MAUD : Habituellement, quand j'écris, je sais que je vais mettre en scène. Je pense au plateau. Là, la chance que j'ai eue, c'est d'écrire les prémisses du spectacle pour quelqu'un d'autre. Ça m'a lancée dans une énergie qui n'était pas celle de la metteuse en scène qui écrit pour elle-même.

Et je pense que ça m'a autorisée à aller vers quelque chose de plus intime.

MAGALI : La scène des « Carapaces » semble particulièrement chargée de mémoire. D'où vient-elle ?

MAUD : C'est une vraie scène vécue avec ma mère. Nous habitions à Terville et, à côté, il y avait un immense centre commercial. Dans les années 1990, c'était l'une des premières grandes zones commerciales de France, en dehors de la région parisienne. Il y avait un hypermarché et une cafétéria.

Avec ma mère, notre grand bonheur, c'était d'aller manger là-bas.

Un jour, elle avait pris de la langouste. Ma mère a toujours mangé de façon étrange : sans qu'on ne comprenne vraiment comment, elle termine toujours ses repas avec des morceaux de nourriture partout : dans ses cheveux, sur ses vêtements.... Et ce jour-là, elle avait des morceaux de carapces partout, de la mayonnaise dans les cheveux. Il y avait plein de gens autour et je me souviens que je n'avais pas honte.

Normalement, pour la pré-adolescente que j'étais alors, ça aurait dû être ma honte, ma mère qui mange n'importe comment devant tout le monde. Mais pas du tout. Elle avait un immense sourire. Ma mère avait un visage très triste à cette période-là, elle n'était pas quelqu'un d'heureux et j'étais toujours très inquiète pour sa santé mentale. Et là, à ce moment précis, de la voir avec ce sourire et tous ces morceaux de carapace autour d'elle, ça m'a emplie de bonheur. Je devais avoir douze ans. J'en ai quarante-six aujourd'hui et je m'en souviens encore.

MAGALI : Qu'est-ce qui fait qu'une image vécue il y a plusieurs décennies devient, un jour, une scène de théâtre ?



MAUD : Je ne sais pas toujours pourquoi certaines images restent. Mais je crois que je travaille beaucoup à partir d'images. J'ai une formation de plasticienne et je pense que mon écriture est très influencée par ça. Je travaille beaucoup avec les paysages, les lumières, les lignes. La Fensch est très présente dans mon imaginaire : l'autoroute au bout du jardin, les terrains vagues, les zones commerciales, les lumières très froides. J'adore les néons, les lumières blanches, froides, même si, étrangement, ce n'est pas cette piste qu'on a prise pour Terre-Ville. Je vivais avec ma mère dans une maison mitoyenne et, au bout du jardin, il y avait l'autoroute. Je trouvais ça très beau. Ça m'emmenait dans des paysages de science-fiction. Je crois que toute cette période de ma vie a profondément influencé mon travail, esthétiquement mais aussi en termes d'enjeux.

MAGALI : La Fensch n'est donc pas seulement le décor de Terre-Ville. Qu'est-ce que ce territoire a déposé dans ton écriture ?

MAUD : Je travaille par cycles. Des cycles de l'intime, mais aussi des cycles liés aux endroits, aux paysages dans lesquels j'ai vécu.

Terre-Ville appartient pour moi à un premier cycle qui pourrait s'appeler les cycles de la Fensch, puisque c'est là que j'ai vécu entre neuf et dix-huit ans. J'ai l'impression que ces paysages et ces images sont très présents dans mon travail.

Et puis ce sont des territoires qui ont une identité très particulière. Ce n'est ni vraiment la ville ni vraiment la campagne. Quand j'étais enfant, je ne me sentais pas en ville, mais je ne me sentais pas non plus à la campagne. C'était un endroit avec, à l'époque et de prime abord, peu de charme. Nous étions au début des années 90, en pleine désindustrialisation de la vallée et la ville n'était pas aussi prospère qu'aujourd'hui. Et pourtant, pour moi, il y avait là une poésie magnifique.

MAGALI : C'est pour ça que le titre du spectacle désigne d'abord un territoire plutôt que la maternité ou la monoparentalité ?

MAUD : Le titre m'est apparu comme ça, très simplement. Quand j'ai écrit la première version, je parlais vraiment d'images, de souvenirs, de paysages de mon adolescence.

À cette époque, la zone commerciale était encore en construction. Il y avait des champs autour, des terrains vagues, des monticules de terre qui servaient de murs antibruit avec l'autoroute derrière. Avec ma copine Magali Druesne, on passait nos journées à sauter dessus, à nous lancer des morceaux de terre.

On ne se sentait pas en ville, mais on ne se sentait pas à la campagne non plus. C'est ça que *Terre-Ville* représente pour moi.

Et puis il y a évidemment le jeu de mots, alors que je déteste les jeux de mots. Mais celui-là m'est apparu si naturellement.

MAGALI : Ton écriture semble toujours revenir vers des territoires que tu as habités. Est-ce que tu as besoin de cette expérience concrète du lieu pour commencer à écrire ?

MAUD : Oui, je crois. Dans mes deux derniers projets, il y a toujours eu un moment d'entretien, de rencontre, de travail avec les territoires.

Même lorsque je pars dans quelque chose qui semble être de la pure fiction, ce qui, en réalité, n'arrive jamais vraiment, il y a toujours un moment où des entretiens se font, de manière formelle ou informelle.



Parfois c'est organisé, parfois je me mets simplement à parler tellement du sujet que je rencontre des personnes et que je finis par prendre des notes. Ça arrive toujours.

MAGALI : Tu envisages aujourd'hui, si je comprends bien, Terre-Ville comme le premier volet d'un cycle consacré à la Fensch. Qu'est-ce que ce territoire te donne encore envie de raconter ?

MAUD : Le deuxième projet sera très différent dans sa forme dramaturgique. Il parlera de mon beau-père.

Si nous sommes arrivées à Terville, c'est parce que ma mère avait rencontré un homme qui venait de la région. Nous vivions en région parisienne et elle est tombée amoureuse d'un professeur de sport de Hayange. Nous sommes donc arrivées là et il l'a quittée trois ans plus tard.

Mais cet homme était aussi une figure locale importante. Il avait créé une association de spectacle vivant avec un collègue et beaucoup d'adolescents. Il avait énormément de charisme, tout le monde était en admiration.

C'est d'ailleurs par lui que ma première rencontre avec le théâtre s'est faite. J'ai participé pendant deux ans à ses projets et, c'est assez terrible, il me mettait toujours au fond de la scène.

Je me suis rendu compte récemment que c'était probablement la seule personne de ma famille, proche ou éloignée, qui avait un pied dans le spectacle vivant.

MAGALI : Qu'est-ce que tu cherches aujourd'hui en retournant vers cette figure et vers ce territoire ?

MAUD : J'ai envie de faire une double enquête : qu'est-il devenu ? Où est-il ? Que fait-il ? Où vit-il ? Pourquoi a-t-il quitté ma mère ?

Mais aussi : qu'est devenu le tissu associatif et culturel de ce territoire ?

C'est un ancien bassin communiste qui a beaucoup changé. L'association dont il s'occupait a été très importante dans les années 1980 et 1990, notamment pour les adolescents. Elle a fermé lorsqu'il a pris sa retraite, en 2010. Aujourd'hui, la région est politiquement très différente. J'ai envie de comprendre ce qui s'est passé entre ces deux moments.

MAGALI : Et quand tu retournes aujourd'hui sur les lieux de ton enfance, est-ce que tu les reconnais encore ?

MAUD : Pas vraiment. Et c'est justement ce qui m'intéresse.

Le paysage a énormément changé. Là où il y avait les terrains vagues, il y a maintenant du béton, des routes, des zones commerciales. Mais les images restent.

Je crois que c'est aussi pour ça que je continue à travailler à partir de ces lieux. Ce ne sont pas seulement des endroits que je retrouve. Ce sont des endroits que je transforme en les regardant depuis aujourd'hui.

Entretien réalisé par Magali Mougél pour le NEST - CDN Transfrontalier de Thionville-Grand Est

